

DANS L'OMBRE DU COBRA



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2025
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE



Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : Octobre 2025

ISBN : 978-2-490892-64-8 (broché)

ISBN : 978-2-490892-65-5 (e-book)

BERNARD LARHANT

DANS L'OMBRE
DU COBRA



1

Samedi 20 mars, 2 heures du matin, Parking souterrain de L'Esterel, Cannes

Prêts à quitter le célèbre club privé situé à la jonction de la Croisette et du boulevard Alexandre III, quatre hommes aux mines sombres avaient pris place en silence dans un Pajero noir aux vitres teintées. Le quatre-quatre s'ébranla rapidement, gravit la rampe de sortie pour se retrouver sur le front de mer, puis le boulevard du Général-Vautrin. Premières heures du printemps. C'était l'un de ces ciels étoilés que le mistral avait balayé de tout nuage, mais était-ce encore le mistral qui soufflait par ici ? Certains prétendaient que oui, s'appuyant sur les études des météorologistes ; d'autres arguaient que son influence s'arrêtait au Var. Les gens du pays préféraient l'appeler le libeccio. Ce qui était certain, quand on vit à Cannes, c'était qu'une sorte d'effet de foehn faisait sensiblement monter le niveau du mercure. La force de ces vents donnait l'impression qu'ils rapprochaient les îles de Lérins du littoral, au point que, de jour, il semblait possible de les toucher de la main. Juste une illusion, évidemment.

Installé à l'arrière du véhicule, muet comme souvent, le commandant Thierry Jansen, l'un des patrons de la PJ de la ville, se demandait ce qu'il faisait là, en compagnie de trois crapules notoires. Notamment Momo Bougherra, le chefaillon d'une bande de petites frappes qui passait ses soirées à terroriser les ennemis de leur boss, Roman Stamitz, alias Cobra, caïd discret du milieu cannois. Momo était un truand d'une cinquantaine d'années que le policier avait serré et fait enfermer voilà une décennie. Depuis, le

lascar avait recouvré la liberté et repris ses mauvaises habitudes. Car, comme l'intéressé le prétendait avec fatalisme, on ne se refaisait pas. Seul changement, en plus de sa courte chevelure grisonnante, il ne fumait plus. Il avait vu son collègue de cellule emporté par un cancer des poumons, cela l'avait fait réfléchir. Depuis lors, il ne se baladait jamais sans un paquet de chewing-gum à la chlorophylle et se fortifiait les mâchoires à longueur de journée.

Au volant, auprès de Momo, son pote Malik, la trentaine à l'état civil, mais bien moins dans la tête. L'accourement obligé de la petite frappe de cité réuni sur un seul bonhomme. Des Nike dernier cri à la casquette à la virgule en passant par une parka trop large pour ses épaules, un pull ras de cou marine, un jean délavé et déchiré. Malik, c'était l'ombre de Momo, son plus grand fan, son âme damnée. Dans la bande, il y en avait des plus futés, des plus costauds, des plus adroits, des plus matures, des plus méritants, des plus obéissants. Pourtant, le binôme de Momo, c'était Malik. Et puisque Momo mastiquait désormais un chewing-gum, Malik avait lui aussi délaissé les clopes pour suivre l'évolution de son mentor. Mimétisme intégral.

Sammy Louvrier était installé à l'arrière auprès de Thierry. C'était lui, le chef de la mission, c'était le plus intelligent, l'étage intermédiaire entre Cobra, le grand patron, et les petites frappes qui se chargeaient des basses besognes. Sans doute aurait-il aimé pouvoir compter sur ses propres gars pour la corvée du soir, plus responsables et mieux éduqués. Toutefois, il ne lui serait jamais venu à l'idée de contester les ordres du grand patron, question de principe et de respect. Si Sammy avait décidé de l'itinéraire à emprunter, c'est lui aussi qui avait choisi la musique qui allait arroser les oreilles durant le trajet. À l'évidence, il adorait la voix de Whitney Houston, car la bande originale du film *Bodyguard*, passait en boucle depuis des semaines.

Après une longue période de méfiance vis-à-vis du nouvel élément du groupe, Sammy avait fini par confier à

Cobra sa satisfaction quant à la plus-value de Thierry sur le terrain. Son expérience de flic collait parfaitement avec l'organisation du chef de bande, notamment dans le souci des détails à gommer pour ne pas laisser d'indices aux poulets. Ce soir encore, plutôt que de se coltiner une troisième tête brûlée, il avait suggéré à Stamitz la présence de Thierry à ses côtés, un atout déterminant face à leurs cibles, un signe supplémentaire du pouvoir et de l'autorité du Cobra sur la ville. Et il avait obtenu satisfaction.

Là où Jansen avait marqué des points, ce fut lors de la mise au pas d'un couple de bijoutiers de la Croisette. Des têtes de mules qui refusaient d'obéir aux ordres et de faire allégeance, comme s'ils étaient intouchables. Ordre avait été donné par Cobra de les éliminer en faisant passer leur exécution pour un cambriolage qui avait mal tourné. Au moment fatidique, passant devant ses compagnons, Jansen avait sorti une arme de la poche de son blouson et les avait froidement butés. Un flingue clean récupéré au dépôt pour éviter toute remontée d'empreintes et tout traçage futur, avait-il informé. Pas comme les calibres des truands, forcément repérés par les flics. Les autres n'y auraient pas pensé, lui si. C'était un flic, il savait tout ça.

*

Pour Thierry Jansen, le cauchemar avait commencé cinq mois plus tôt, à la table de poker d'un cercle de jeu où il avait perdu gros, très gros même. Bien plus que d'habitude, alors qu'il pensait toucher le pactole. Partie truquée ? Peut-être, sans doute même, mais comment le prouver. Surtout, il n'aurait jamais dû se trouver en ce lieu mal famé, lui, le superflic, modèle d'intégrité, craint par tous les clans de la région. Mais les regrets n'effacent jamais les erreurs.

Grand seigneur, Roman Stamitz avait accepté de lui racheter son ardoise pour lui laisser le temps d'éponger la dette. Un cadeau doublement empoisonné. Un taux d'usure de quarante pour cent, qui doublait quasiment la somme à rembourser et un salaire de flic, même d'un OPJ, n'y pouvait suffire. Très vite, le policier avait compris

qu'il n'avait pas d'autre solution que de vendre la maison familiale, pour s'acquitter de la moitié de la somme, à peine, sans même parler des intérêts. Un dérapage lourd de conséquences qui représenta la goutte de trop pour son épouse Florence, enseignante en ville. Sur-le-champ, elle décida de partir vivre chez sa mère à Grasse, en compagnie de leurs deux enfants, Priscilla, vingt et un ans, et Antoine, dix-sept ans. Et d'engager dans la foulée une procédure de divorce. Double peine pour une erreur fatale.

Pour rembourser le reste de sa dette, puisqu'il n'avait plus le sou, Thierry Jansen devait rendre des « petits services » à Roman Stamitz, alias Cobra. Ce surnom lui venait de son regard hypnotisant et de la rapidité de ses réactions face à l'adversité. Thierry se trouvait donc enrôlé de force au nombre des hommes de main du caïd pour les intimidations, rackets et autres passages à tabac. D'ordinaire, c'étaient des crapules qui jouaient les balances pour les flics ; là, c'était un flic, un OPJ, qui devait rancarder la râaille sur les descentes de ses collègues. Les rôles étaient inversés et Jansen le vivait très mal. Taiseux de nature, ténebreux même, il encaissait en silence.

Depuis cette nuit funeste, pour des opérations plus chirurgicales, Cobra commandait donc au flic de suivre Sammy Louvrier, patron cumulard d'une boîte de vigiles et d'une société spécialisée dans les alarmes, leader, à ses heures perdues, d'un groupe d'experts en cambriolages et home-jackings. Des types plus matures et plus réfléchis que la bande à Momo, formant le premier cercle du grand patron, l'équipe de base. Discrets, efficaces, rapides. D'anciens flics ou militaires dont la première qualité, un grand sang-froid, allait de pair avec le premier défaut, un goût prononcé pour la violence. D'abord, dans le langage, ensuite dans les actes.

Pourtant, depuis que Jansen faisait équipe avec eux, pas le moindre dérapage à signaler, pas la plus petite bavure à déplorer, tout fonctionnait sur le terrain comme un mécanisme bien huilé. Les rôles étaient bien distribués,

chacun connaissait sa partition. La plupart du temps, l'intimidation s'avérait efficace, nul recours à la brutalité quand elle n'était pas nécessaire. Enfin, presque jamais, les truands restaient des êtres humains avec leurs lots de fai-blesses.

L'objectif des expéditions punitives ? Assurer à Roman Stamitz une mainmise totale sur la région. Cela faisait déjà longtemps que le problème de la concurrence avait été réglé. Elle n'avait pas totalement disparu, elle était simplement régulée. Il restait aux concurrents les miettes à se partager et ils devaient savoir s'en contenter. Peu à peu, les forces vives de la région avaient été contraintes de travailler pour le caïd, ou du moins de lui verser une commission qui les assurait d'une protection totale pour leurs affaires. Ce qui n'était bien sûr pas le cas des récalcitrants, qui se mordaient vite les doigts de ne pas avoir écouté le conseil. Rapidement, ils entraient dans le rang, une fois le premier carton jaune distribué.

Finalement, aussi étonnant que cela pouvait paraître, les flics s'y retrouvaient aussi puisque la délinquance diminuait. Pas de drogue, pas de castagne, très peu de prostitution. D'un côté, des petits délits perpétrés par des bandes de petits truands gardés sous surveillance, de l'autre les affaires de Cobra, à propos desquelles le grand patron avait donné l'ordre de ne pas s'en mêler, du trop gros gibier pour les maigres effectifs du commissariat de Cannes.

Le grand patron, le commissaire Chlosta était un pragmatique qui, à cinquante-quatre ans, aspirait à passer une fin de carrière aussi paisible que possible. Et pour cela, il faisait entièrement confiance à son ami Thierry Jansen — même s'il ignorait le chantage dont il faisait l'objet — et à son groupe de la PJ. Tous deux se trouvaient sur la même longueur d'onde : inutile de chercher des poux dans la tête de Cobra, au risque de se retrouver avec une nouvelle guerre des gangs dans la région si, par miracle, ils parvenaient à le coincer.

Certes, parfois, des notables venaient se plaindre d'intimidations, de pressions et de menaces, de la part des lieutenants de Cobra, mais pas un seul n'aurait pris le risque de porter plainte et de signer son procès-verbal. La bande poursuivait donc à loisir son emprise sur les personnages importants de la ville, les transformant aussitôt en gentils toutous bien muselés.

Toutefois, au commissariat central — puisque tout finissait toujours par se savoir —, les fréquentations dangereuses de Thierry Jansen faisaient jaser quelques collègues, même si personne n'osait en parler directement à l'intéressé, encore moins au grand patron. Jansen était doté d'un fort tempérament et d'une carrière irréprochable, comme le commissaire Chlostia ; deux sacrées pointures pour la police d'une ville qui n'était même pas une sous-préfecture. Tous savaient que le grand patron était le parrain de la fille de Jansen, ce qui en disait long sur leur amitié. De fait, aucun d'eux ne se serait permis de faire remonter une telle rumeur aux oreilles du commissaire.

*

Cerveau de toutes ces arnaques depuis son QG de L'Esterel, personnage ambigu et complexe, difficile à cerner, Roman Stamitz, petite soixantaine et regard d'acier, œuvrait en stratège avec ses équipes, comme sur l'ensemble de ses affaires. Le Cobra avait dans sa poche presque tous les notables de la ville, élus, représentants du département ou de l'État, fonctionnaires de tous niveaux, personnages influents. En les tenant par un chantage ou un soutien financier, il avait ainsi les coudées franches. Grâce à cela, une bonne partie du gratin de la ville lui mangeait dans la main, de gré ou de force. Son emprise n'était pas à la veille de cesser.

Ce soir, l'équipée devait rendre une petite visite nocturne à un couple influent de la ville, Jean-François et Viviane Colombard. En surface, un important promoteur immobilier et son épouse, une experte-comptable reconnue.

Hélas, après des années de magouilles juteuses avec Cobra, ce dernier avait eu vent d'une info par laquelle le couple complotait dans le dos du caïd. Et mieux valait encore figurer au nombre des ennemis de Stamitz qu'à celui des gens qui le trahissaient. Thierry savait juste que Colombard était actuellement en cheville avec Cobra pour une grosse affaire immobilière : la création d'une zone pavillonnaire de luxe sur la commune de Pégomas, petit village du versant sud-est du Tanneron. Un projet ambitieux, sur un terrain offrant une vue imprenable sur la Méditerranée et les îles de Lérins, qui peinait à se concrétiser.

Deux années plus tôt, ce site avait été dévasté par un incendie, aux origines méconnues, même si l'acte criminel ne faisait aucun doute. Des hectares de pins, de chênes-lièges, d'arbousiers, de cèdres, de lavande, de bruyère et de chèvrefeuille avaient été détruits. Par chance, cette fois-là, pas de victimes à déplorer parmi les pompiers, comme des années plus tôt, quand cinq soldats du feu avaient trouvé la mort. Depuis ce dramatique événement, une stèle commémorative en rappelait lamer souvenir.

Malgré l'horreur du drame, les habitants de la région avaient eu la surprise de voir la zone passer de secteur naturel protégé en zone constructible, le résultat d'une procédure expresse de révision du PLU*. Après avoir fait l'objet d'une enquête publique, le dossier avait été approuvé à la majorité par délibération de représentants des administrations associées et entériné dans la foulée. Avec pas mal de pattes graissées au passage, des manœuvres d'intimidation envers des fonctionnaires trop zélés et une pression suffisante sur les décideurs pour qu'aucun projet concurrent ne se présente face à celui de Roman Stamitz, véritable maître d'œuvre caché derrière l'écran de fumée d'une société immobilière regroupant deux ou trois holdings nébuleuses.

Tout semblait réglé comme du papier à musique, et la dernière ligne droite approchait. Seulement, Jeff Colombard

* Plan Local d'Urbanisme

aurait reçu à son domicile les représentants d'adversaires potentiels et Cobra l'avait forcément appris. Par principe, rien de ce qui se passait à Cannes ne lui échappait. À croire qu'il possédait un indic derrière chaque habitant de la ville. Le caïd avait vu rouge, d'autant que, selon lui, Jeff n'existe pas et ne développait ses projets immobiliers qu'à la faveur de son appui sans faille. Il ne comprenait donc pas comment Colombard pouvait tremper dans un complot aussi infâme. Enfin, si, à cause de sa femme Viviane, une professionnelle des chiffres qu'il n'aimait pas du tout. Dès lors, le promoteur et son épouse risquaient un retour de flammes aussi dévastateur que l'incendie à la base du projet.

Bien sûr, la logique aurait voulu que Thierry prévienne ses collègues du commissariat de l'expédition punitive, mais sa marge de manœuvre était particulièrement limitée face à Cobra. Plus que pour ses propres abattis, il craignait des représailles sur ses proches, notamment ses enfants. Voilà pourquoi il n'avait rien dit et s'apprêtait à plonger un peu plus dans l'illégalité et la corruption. Si cela lui permettait de diminuer à chaque forfait l'ardoise auprès de son bienfaiteur, sa conscience s'enfonçait, pour sa part, dans de bien sombres abysses.

Ainsi, le Pajero remontait l'avenue du Campon dans le secteur du Cannet. Moment choisi par Sammy pour sortir une photo de la poche intérieure de son blouson, un cliché en couleur qu'il tendit à Thierry, avant d'allumer le plafonnier pour éclairer la vue d'un faisceau assez puissant.

— Ta meuf n'aura pas attendu longtemps avant de te remplacer ! lança-t-il, implacable, alors que Thierry découvrit son épouse Florence en discussion amicale avec un grand blond bien plus jeune qu'elle. Elle a bon goût, il est baraquée et plutôt beau gosse. C'est un moniteur de gym qu'elle a rencontré à son club de remise en forme. Je me suis rancardé pour toi. Elle est prof de maths, pas vrai ?

— Oui, au lycée Carnot, répondit Thierry en ravalant sa colère. Tu sais, nous sommes en procédure de divorce, elle mène à présent sa vie comme bon lui semble.

— N'empêche, pour une intello, s'envoyer en l'air avec un tel gougnafier à deux neurones, c'est un peu surprenant, non ? Toi, t'es vraiment un cérébral, pas vrai ? Tu causes peu, tu analyses tout, tu réfléchis... Là, sans te vexer, ta gonzesse, elle s'offre le grand écart. Au propre comme au figuré.

— J'ai toujours préféré penser avant, plutôt que de regretter après, à une exception près, ce soir-là, autour de la table de poker ! répliqua Jansen à voix basse. Sinon, je ne serais pas assis auprès de toi dans cette caisse, vois-tu.

— De toute manière, les nanas, ce sont toutes des salopes, beugla Momo de l'avant de l'habitacle, pas vraiment adepte de la demi-mesure et des analyses subtiles. Y a que le cul qui les intéresse ! Le cul et le fric ! Tiens, la tienne, par exemple, Poulet. Elle n'a pas supporté tes galères et t'a vite oublié pour un bon coup. Et ça doit te retourner les boyaux de la découvrir maquée avec un branleur. Toutes des salopes, je vous dis !

— Et quelles sont les consignes avec les Colombard ? questionna Thierry Jansen, en changeant de sujet.

— Stamitz a besoin de Jeff, il est incontournable dans la région, surtout à l'approche de la décision définitive, expliqua Sammy en récupérant la photo. On va juste leur flanquer la pétocioche, leur piquer pas mal de blé pour se rembourser de nos frais de déplacement et, si tu découvres dans leur coffre-fort des dossiers suspects, on les récupère pour les montrer à Cobra. Un bon plan, non ?

— À voir.

— Le boss compte sur toi pour nous dégoter une pépite qui lui permettra de mieux tenir en laisse ces deux baltringues jusqu'à ce que l'affaire soit bouclée. Comme l'autre soir, chez le baveux de La Bocca, avec ce dossier sorti de ses archives privées, prouvant qu'il fricotait avec la pègre marseillaise, l'imbécile. Lui qui se prétendait le

frangin local de Monsieur Propre, il a vite rabattu du caquet ! Depuis, il la joue profil bas, il nous bouffe dans la main, comme les autres, c'est ce que veut le boss.

— Nous verrons bien ce qu'on trouve chez ces notables, soupira le flic avec lassitude et détachement. Ce n'est pas tous les jours Byzance, non plus.

— Cobra est convaincu que c'est la meuf de Jeff qui l'a poussé à faire affaire avec l'Américain, insista Sammy Louvrier, qui, comme son patron, détestait l'arrogante experte-comptable. Viviane Colombard est une arriviste qui adore palper les biffetons, elle aurait même des ambitions politiques, à ce qui se dit. T'as déjà entendu parler de Viviane Colombard, non ?

— Oui, bien sûr, je la connais de réputation, elle est reconnue dans la région, mais à ce que je sais, elle est clean ! lâcha Jansen, sans grande conviction.

— Encore une belle salope ! lâcha Momo, sans cesser de mastiquer sa gomme. Une sacrée bombasse sur le retour, mais une belle salope ! Moi, c'est pas ses biffetons que j'aimerais palper, les mecs, ce sont ses nichons ! Elle a de ces airbags, nom de Dieu...

— Entre potes, je peux t'affranchir : si tu grattes un peu, tu trouveras des trucs moins reluisants, poursuivit Sammy, sans relever les mots fleuris de son porte-flingue. Ne te fie pas à ses beaux yeux, c'est une arnaqueuse. Elle peut embrouiller les plus futés des inspecteurs des impôts, elle est capable de transformer une holding juteuse en organisme de charité. Pourquoi penses-tu que Stamitz l'a éloignée de ses comptes, depuis qu'il est en business avec son mari ? Il s'en méfie comme de la peste. De toute manière, il se méfie de toutes ces radasses qui daubent les mâles. Si tu veux mon avis, il n'a pas tort. Si elle s'est mariée avec Jeff, c'est juste parce qu'il lui offrait un terrain de jeu à la taille de son ambition : la Côte d'Azur.

Sitôt passé par-dessus la Provençale, le véhicule poursuivit à plus vive allure sur la pénétrante Cannes-Grasse. Plus le quatre-quatres montait après avoir bifurqué

sur sa droite, plus la voie semblait étroite. La propriété des Colombard se situait au sommet, à la limite de la commune de Mouans-Sartoux, au bout d'un petit chemin à peine visible. La demeure était protégée par un haut mur et un solide portail métallique, mais aussi une alarme performante, comme toutes les résidences huppées du secteur. Prudence oblige !

Une fois le véhicule arrêté, Sammy Louvrier quitta son siège, un sac de sport à l'épaule, pour se diriger vers un coffret électronique, situé sur l'un des poteaux du portail qui gérait la commande centrale du système vidéo et l'alarme de la demeure. C'était quand même beau, le progrès ! Sammy possédait l'unique clé capable d'ouvrir ce boîtier. Il connaissait le fonctionnement du système sur le bout des doigts et pour cause, il en avait lui-même effectué l'installation. Forcément, cela facilitait la manœuvre... Il ne lui fallut pas deux minutes avant de se retourner vers ses complices en levant un pouce victorieux. Malik rangea le véhicule en marche arrière dans une petite lisière donnant accès à la pinède. Sammy consulta son portable et expliqua le plan.

— Cobra a demandé que l'opération se déroule à trois heures du matin, on est en avance sur le programme, on va attendre un peu ici. Rappel à tous : pas de conneries, ce sont des partenaires du patron, il ne faut pas les abîmer. Momo et Malik, pas touche à Viviane, je vous connais... On va leur réclamer des explications, on peut les rudoyer un peu, mais sans laisser de traces, pas de sang, pas de bleus au corps, c'est compris ?

2

Samedi 20 mars, 3 heures du matin, Propriété du couple Colombard, Mougins (06)

L'heure avait sonné, le quatuor quitta le véhicule. Malik pissa un coup, puis rejoignit Momo et Thierry, qui avançaient derrière Sammy, dont la lampe torche éclairait l'allée bitumée menant à la somptueuse demeure. Premier arrivé sur la terrasse, il sortit un trousseau de clés et, comme s'il rentrait chez lui, il ouvrit la porte d'entrée. Alors que Momo et son binôme s'apprêtaient à enfiler leurs cagoules, Sammy leur chuchota que c'était inutile. Les victimes les connaissaient, mais ne les balanceraient pas, elles n'étaient pas suicidaires. Puis, il leur rappela de ne pas déconner à l'intérieur.

— Tu nous connais, quand même, murmura Momo, piqué au vif par la suspicion de son pote.

— Justement ! Pas de blagues, cette fois, tu ne fais pas joujou avec ton flingue...

Aidés par le faisceau de la torche, ils montèrent le large escalier de marbre qui menait aux chambres. Les meubles de style, les superbes tableaux accrochés aux murs prouvaient la réussite sociale des propriétaires. Sammy connaissait les lieux par cœur. Il accompagnait souvent Roman Stamatitz, lors de discussions d'affaires. Il avait eu tout loisir d'effectuer un repérage, de faire des empreintes des clés, quand son boss s'isolait avec Colombard pour peaufiner leur projet.

Une fois le petit groupe parvenu à l'étage, Sammy délaissa à dessein les portes latérales pour se diriger vers

celle du fond. Il l'ouvrit brusquement avant d'appuyer sur l'interrupteur. La lumière suscita immédiatement des cris stridents de la part du couple réveillé en sursaut. Jeff, juste vêtu d'un caleçon à fleurs, bondit du lit pour faire face aux assaillants. Viviane, toujours ensuquée, les longs cheveux bruns collés au visage par la sueur d'une nuit brûlante, fronça ses yeux de myope pour tenter d'identifier les intrus. D'un geste machinal et pudique, elle ramena le drap léger sur son superbe corps vêtu d'un simple négligé à fines bretelles.

— Sammy, que fiches-tu là, t'es devenu fou ? s'exclama le propriétaire des lieux en tâtonnant pour attraper une robe de chambre sur la chaise voisine. Si c'est une blague, elle est de mauvais goût. Parle ! Que veux-tu ? Je n'aime pas te voir avec ce visage fermé. Chez moi, dans ma chambre, en pleine nuit en plus !

— Si tu ne jouais pas les cachottiers, couilles molles, nous aussi, nous serions dans nos plumards, répliqua le chef de bande en tirant l'oreille du promoteur immobilier pour le forcer à s'agenouiller. Tu cherches à nous faire un enfant dans le dos, pas vrai ? C'est con de ta part, vu tout ce que tu dois à Cobra.

— Arrête, Sammy, tu me fais mal ! supplia le maître des lieux. Je ne vois pas de quoi tu parles.

— On sait que t'as reçu du monde ici même, cette semaine. On ne peut rien cacher à Cobra. Même que ta radasse était présente, elle aussi, preuve que la rencontre la concernait également ! Pour couronner le tout, le soir venu, vous avez invité le couple à bouffer à votre table, copains comme cochons.

— On a bien le droit d'avoir une vie sociale et de recevoir du monde, s'offusqua Jeff.

— Le plan cul à quatre, mauvaise réponse ! asséna Sammy, en même temps qu'un vigoureux direct dans le ventre du promoteur immobilier. Je sais bien que ce n'est pas le genre de la maison...

Cette réminiscence d'un début de carrière de boxeur plia son adversaire en deux et le renvoya illico sur la moquette où il aurait peut-être dû rester la première fois. D'une pichenette de la semelle, Sammy affala Jeff sur le dos, avant de le coincer entre ses pieds, histoire de le contempler. La chevelure teintée, d'ordinaire sagement maîtrisée, se trouvait cette fois en bataille. Le torse à peine velu de faux sportif, avec poignées d'amour sur les flancs, un type très ordinaire, voilà ce que représentait Jean-François Colombard, une fois dépouillé de ses costards taillés sur mesure. Ce tempérament de poltron faisait aussi de Colombard un parfait bouc émissaire aux yeux de Roman Stamitz, si tout devait un jour mal tourner.

De l'autre côté de la chambre, Momo et son acolyte Malik avaient sorti Viviane du plumard, satisfaits de la découvrir dans une nuisette courte et transparente. Ce que l'on appelait un beau brin de bourge dans le jargon de leur cité. Grande, un corps bien fait, que le voile de soie rendait tellement plus excitante. Elle regimba bien un peu, mais pas trop. Elle savait que les deux pervers n'attendaient que cela pour la punir. Viviane avait vite pris conscience de la précarité de la situation en adoptant un profil bas, afin d'éviter le pire.

De l'autre côté de la chambre, Sammy avait relevé Jeff Colombard, coincé entre le mur et l'armoire, sans le moindre espoir de s'échapper, avant d'entamer un interrogatoire plus musclé.

— Alors, couilles molles, c'était qui ce couple mystérieux ? Tu te mets à table ou tu veux que Momo et Malik s'occupent de ta radasse ? T'as certainement entendu parler de leurs exploits, ils adorent dérouiller les bourges, surtout quand elles sont gaulées comme des avions de chasse.

— Il s'agit de Français qui bossent pour des clients américains, bredouilla Jeff, totalement terrorisé, les yeux hagards, le souffle court.

— Et alors ?

— Ils cherchaient des renseignements sur les possibilités d'investir dans une propriété sur la Côte d'Azur. Nous leur avons livré des informations générales, comme nous le faisons avec tous nos clients. Je travaille dans l'immobilier, je te le rappelle, et...

Cette fois, Sammy adressa un uppercut qui cueillit le promoteur au menton et l'étala sur le lit. À côté, Malik avait tordu un bras de Viviane dans son dos, la forçant à s'agenouiller aux pieds de Momo, qui lui releva le visage en lui enfonçant deux doigts dans les narines. Si elle affichait des traits déformés par la douleur, elle se maîtrisait pour ne pas riposter ou même se plaindre et risquer un pire châtiment. Mais, la souffrance à l'épaule devint intolérable.

— Arrête tes conneries, Jeff, il va me briser le bras, hurla-t-elle, de sa voix grave et cassée de fumeuse invétérée, avant de comprendre que son mari comptait les chandelles.

— Ton mec est dans les vapes, ma chérie, ironisa Momo en faisant glisser une bretelle de la nuisette, ne compte pas sur lui pour le rôle de Zorro ! Annie aime les sucettes à l'anis, et toi, quel est ton parfum préféré ?

— Qui étaient ces gens, Viviane, questionna Sammy. Je te conseille vivement de parler, mes deux lieutenants sont chauds, comme tu le vois.

— Ils voulaient investir dans le projet des Balcons des Hespérides, voilà pourquoi Jeff a appelé maître Couriol, le notaire, pour l'en informer, cracha-t-elle à la vitesse d'une mitraillette. C'est ce lâche qui nous a balancés en appelant votre patron, pas vrai ? Quelle vieille ordure, ce type, je n'ai jamais pu le sentir. C'est à cause de ce salaud que vous êtes là, pas vrai ?

— Ici, c'est nous qui posons les questions et vous deux, vous répondez ! Compris, la radasse ? répliqua Sammy en s'asseyant sur le lit, du côté où Malik et Momo tenaient Viviane agenouillée, un bras tordu dans le dos. Tu te souviens du nom de ces deux fouineurs, ma grande ? Je crois que cela vaudrait mieux pour toi.

— Oui, Franck et Nancy Robin ! Ils prononçaient « Robine », à l'américaine, mais ils sont de chez nous, cela ne fait pas de doute. En fait, un peu après leur départ, Jeff s'est souvenu d'un Franck Robin qui avait défrayé la chronique voilà vingt-cinq ans, en dévalisant un casino de la Côte avant de s'évaporer dans la nature avec le butin. Il avait une trentaine d'années à l'époque, cela semble correspondre à ce gars. Sa nana est une blonde beaucoup plus jeune, je dirais la quarantaine tassée, elle parle peu, elle observe tout, prend des notes.

— Et pourquoi taire des infos si importantes ? s'agaça Sammy, sur le ton du reproche. Tu sais pourtant que Cobra n'aime pas les cachotteries, ma grande ? Et qu'il ne t'a pas non plus en odeur de sainteté...

— Nous voulions en parler à monsieur Stamitz, à l'issue de notre enquête, je vous le promets, se justifia Viviane, d'une voix angoissée. Nous ne pouvons accuser des étrangers, surtout des Américains, sans preuve tangible, il faut nous comprendre. Nos interlocuteurs ne se sont pas montrés précis sur leurs véritables intentions. Enquêter demande du temps. C'est tout ce que nous savons, je vous jure.

— C'est un peu court comme résumé, après avoir passé une soirée avec ces gens, Viviane ! Surtout venant d'une fouine comme toi, qui sait si bien tirer les vers du nez, d'ordinaire. Il va m'en falloir davantage, si tu ne veux pas passer un sale quart d'heure.

— Si, je sais aussi qu'ils logent à l'hôtel des Lérins, sur la Croisette, dans la suite Porquerolles, s'empessa de livrer Viviane, haletante. Ils nous l'ont précisé pour le cas où nous désirerions les joindre. Je vous en prie, vous devez me croire, nous ne voulions pas doubler monsieur Stamitz, nous ne sommes pas suicidaires. Et demandez à votre collègue de cesser de me tordre le bras, je ne sens plus mon épaule.

— Pourquoi ? Tu l'avais parfumée ? rit Momo, fier de sa réplique, avant de relâcher sa prise sur un simple regard de Sammy.

Sur le lit, Jean-François Colombard recouvrait lentement ses esprits. Il se réveilla un peu plus rapidement quand il découvrit sa femme à genoux sur la descente de lit et comprit ce que ces lascars pouvaient lui infliger comme traitement de choc, s'il n'intervenait pas. Mais, il n'avait pas la maîtrise des événements.

— Parfait, Jeff, puisque tu es de nouveau parmi nous, tu vas m'ouvrir ton coffre-fort ! ordonna Sammy en se levant du lit, pour accompagner le propriétaire dans son bureau personnel.

— On se connaît, Sammy, nom d'un chien, c'est quoi ce cirque, tu peux me l'expliquer ? s'offusqua Jeff, dans un nouveau sursaut de virilité, tout en suivant le chef de l'équipée.

En passant devant Thierry, dans le sillage du maître des lieux, Sammy esquissa un dialogue murmuré avec le policier :

— T'en penses quoi ?

— Les explications ne sont pas claires, je vais fouiner sur leurs ordinateurs, proposa le policier, toujours paisible. Si je trouve un élément suspect, un lien avéré avec ces mystérieux visiteurs, je te préviens. Un conseil : calme les deux fous furieux dans la chambre, qui bandent déjà comme des étalons. Ils vont sauter la bourgeoise dès qu'on aura le dos tourné et cela ne jouera pas en notre faveur.

— Momo, on laisse la radasse pour l'instant, elle a coopéré, elle a sauvé ses miches. Tu me l'emmènes dans son bureau, qu'elle nous explique où elle planque son ordi.

La mort dans l'âme, les deux gars se résignèrent à obéir, relevèrent Viviane pour la mener vers la pièce voisine. Une fois dans son bureau, tout en rappelant, pour la forme, l'aspect confidentiel du contenu de son matériel informatique, elle montra son ordinateur. Thierry s'installa sur le fauteuil du bureau et s'apprêtait à opérer avec ses

modestes connaissances en informatique. Si l'ordinateur de Jeff s'était avéré clean, presque trop même, Thierry s'ébouiffa en découvrant ici bien des dossiers abscons. Il ignorait le contenu des fichiers, tous verrouillés, mais il flairait le bon filon, une fois les codes craqués par un pote de Sammy, expert dans ces opérations informatiques.

Certes, Cobra se moquait de ces tripotages sophistiqués, tant que les magouilles ne lui faisaient pas d'ombre. Mais, une fois décryptées, ces infos pouvaient représenter un moyen de pressions futures sur l'experte-comptable. Un argument important pour le policier, dans sa volonté de convaincre le caïd de le laisser fouiller les dossiers, mais aussi d'aider ses collègues à démanteler un réseau suspect.

— Je le reconnaiss, ce type-là, c'est un flic, s'emporta Colombard, dans un éclair de lucidité, en fixant un peu plus longuement le regard de l'inconnu de l'équipe, de retour dans le bureau. Ne me dis pas que tu travailles pour les poulets, à présent, Sammy ?

— Mon pauvre Jeff, t'y es pas du tout, c'est carrément l'inverse ! Jansen avait une ardoise de jeu que Cobra a éppongé à sa place. Depuis, on le tient par les couilles, lui aussi. Il nous offre ses analyses pointues d'enquêteur, un atout supplémentaire face à des gens qui cherchent à nous entuber. Comme ta meuf, par exemple, sous ses airs de sainte-nitouche offusquée par notre visite nocturne... Alors, ton verdict, Jansen ?

— Dans la journée qui nous intéresse, c'est madame qui a échangé des e-mails avec maître Couriol, affirma Thierry, sans laisser le moindre doute subsister. Mais aussi, dans l'intervalle, un message à Philippine Latour-Meilland, l'épouse du banquier de la rue d'Antibes, la première adjointe au maire. Et enfin, grosse erreur de sa part, le dernier appel téléphonique est à destination de l'hôtel des Lérins, là où séjourne le fameux couple, si les informations qu'elle nous a fournies tout à l'heure sont exactes. Mais pourquoi nous aurait-elle menti ? Verdict sans appel : Viviane Colombard est mouillée jusqu'au cou.

— Attendez, cela n'a rien à voir avec le projet immobilier Les Balcons des Hespérides, s'insurgea l'intéressée, comprenant qu'elle risquait gros. Il s'agit juste d'échanges de renseignements sur des biens de la région pouvant intéresser nos invités, rien de plus. Vous pouvez le leur demander, ils vous confirmeront mes propos.

Tous les regards convergèrent vers Viviane, même celui de Jeff, qui tentait de comprendre ce qui se passait. Elle se devait de fournir une explication logique et solide :

— Philippine est une amie d'enfance. Nous organisons des soirées artistiques ensemble et je me renseignais sur l'heure de rendez-vous de la prochaine exposition, voilà la raison de mon appel. Vous avez lu le contenu du message, non ? Ensuite, pour l'appel à maître Couriol, je suis son commissaire aux comptes, je dois le rencontrer pour finaliser son bilan. Le mail concerne des documents comptables pour vérification, quoi de plus normal ? Enfin, oui, j'ai appelé l'hôtel des Lébins, client de mon cabinet. J'ai contacté le gérant pour obtenir des informations qui me manquaient avant de rédiger sa prochaine déclaration. Le fait que ce couple y loge est un pur hasard.

— Tu vois, ma jolie, même ton mec ne croit pas en tes bobards, à voir sa tronche ! coupa Sammy, en s'éloignant du coffre-fort, des documents à la main qu'il posa au passage sur le bureau. Et pour cause, il était près de toi lorsque tu as passé cet appel. Il en connaît donc la teneur exacte. Tu es mal barrée, ma grande...

— De toute manière, Cobra s'est toujours méfié de moi, comme de toutes les femmes qui lui tiennent tête, bredouilla Viviane. En fait, je pense qu'il est misogyne et déteste les femmes de tempérament. Vous êtes venus là pour me mettre au pas et vous utilisez le premier prétexte supposé pour vous défouler sur moi.

— La planète ne tourne pas autour de ton nombril, Viviane ! ricana Sammy en tournant autour du fauteuil où la comptable se trouvait assise. Ton mari ne serait rien sans Cobra et toi, tu n'existerais plus s'il décidait de te détruire.

S'il dénonce tes magouilles, tu plonges, tes associés et tes clients avec, fin du *game*. Tu le sais parfaitement, t'es pas idiote. Plus que tes propres fesses, ce sont celles de tes clients que tu veux protéger, pas vrai ? Tu t'excuses pour ton caprice ou on doit te prouver que tu n'es rien ?

Il se passa un moment durant lequel Viviane réfléchit à la situation et à la meilleure réponse à fournir. Elle devait éviter la punition, même au prix de l'humiliation de plates excuses.

— Je suis désolée, je sais combien nous sommes redouables à monsieur Stamitz, murmura-t-elle, tête basse, les yeux fermés. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Tout cela n'est qu'un affreux malentendu.

— C'est marrant, je n'ai rien entendu, je dois devenir sourd ! répliqua Sammy tout en pinçant une oreille de la maîtresse de maison.

— Je demande pardon à monsieur Stamitz si je lui ai causé des désagréments !

— À la bonne heure ! sanctionna Sammy, se retournant vers Jeff. C'est bon, les gars, ils ont compris la leçon, cette fois. Bon, pour nos frais d'opération, nous récupérons la fraîche planquée dans le coffre. Jeff, t'as de la chance, Stamitz a encore besoin de toi, car autant te le dire, je ne crois pas un instant au dîner d'amis improvisé. Donc, conseil d'ami, adoptez un profil bas, tous les deux, à partir de maintenant.

— Pour Viviane, intervint Thierry en levant une clé USB, je pense que j'ai là-dedans de quoi la faire tomber pour faux en écritures, installation de doubles comptabilités, fraudes au fisc et autres délits de même acabit. Du moins, si Madame ne se tient pas dans les clous et si Roman Stamitz accepte alors de me laisser remettre ces documents à mes collègues de la financière.

— Vous n'avez pas le droit, ce sont des dossiers privés et vous n'avez pas de commission rogatoire, cracha Viviane à la figure de Thierry, en bondissant pour tenter de récupérer la clé USB. Vous êtes pire qu'un flic ripou,

vous êtes une pourriture abjecte. Sammy, vous direz à monsieur Stamitz que je veux m'entretenir avec lui. De telles méthodes sont déloyales, nous avons toujours été fidèles à son service.

— Et toi, couilles molles, tu ne dis rien ? s'étonna Sammy en baissant les yeux vers le promoteur immobilier. Tu laisses ta femelle défendre ton honneur ? Ou alors tu découvres qu'elle tisse dans ton dos des embrouilles encore plus sophistiquées et juteuses que les tiennes ? Eh oui, mon pauvre, de nos jours, les femmes profitent de leur émancipation pour magouiller sans le moindre état d'âme.

— Je vais me renseigner sur ce couple et te livrer les résultats de mes recherches le plus rapidement possible, promit le promoteur, en relevant les yeux. Les Balcons des Hespérides c'est la plus belle affaire de ma carrière, Stamitz me l'a présentée sur un plateau, le doubler serait stupide de ma part. Regarde-moi, penses-tu réellement que j'ai le courage de le défier ?

— Toi non, t'es qu'une larve ; ta meuf, je pense que oui, balança Sammy en récupérant les dossiers sous son bras. Ce que Jansen va découvrir en faisant parler la clé USB risque de décider de ton avenir, ma chérie.

— Vous me donnez envie de vomir, tous les quatre ! hurla-t-elle, plantée au milieu de la pièce, au bord des larmes et aussi de la crise de nerfs. Vous détestez les femmes. Pour vous, nous sommes toutes des traînées et rien de plus. Bande de machos. Je ne voudrais pas être votre mère...

— Laisse nos mères où elles sont, répliqua Sammy, assez maître de lui pour ne pas gifler l'insolente. Elles n'ont aucune leçon de morale à recevoir d'une arnaqueuse de ton espèce. Tu veux rencontrer Stamitz, ça tombe bien, lui aussi voudra sûrement t'auditionner assez vite. Je souhaite que tout soit clean dans tes comptes, mais j'en doute. Allez, les mecs, le spectacle est terminé, on remballe, on se casse et on va se pieuter !

.../...